

La Gazette de l'Equipe du Journal

LE PROGRÈS



ÉDITÉE POUR LES CAMARADES MOBILISÉS ET PARRAISANT
LORSQU'ELLE PEUT

Rédaction et Administration

Rue Bellecordière, Lyon

CITATIONS

Errare humanum est ! Et j'en demande pardon aux intrépides camarades oubliés, car j'ai fait bien petit le compte de nos héros. Aux cinq poilus nommés dans la dernière Gazette, il convient d'ajouter : Ambroise SIMOND, Marius LACOMBE (à l'ordre de la brigade), ce qui, nous dit-il, va nous « boucher un coin », le maréchal des logis BOURDERIONNET, l'adjudant ZILL, des citations desquels nous n'avons pas le texte ;

Gabriel CHIVAYDEL :

ORDRE DU GÉNIE DIVISIONNAIRE. — A fait exécuter avec intelligence des tâches difficiles en première ligne.

Joseph MARREL :

ORDRE DU RÉGIMENT. — Très brave caporal. A montré un entrain et une énergie remarquables à l'attaque des tranchées, le 20 juillet 1916.

Enfin Paul DESVOY, dit Julot, fait partie du 1^{er} bataillon du glorieux 30^e de ligne qui vient de reprendre Dambloup :

Enfin (à l'extrême droite), les Savoyards du 30^e régiment d'infanterie enlevaient au pas de charge la batterie de Dambloup

Mais, comme le disait notre grand confrère le Progrès, il n'y a pas que des Savoyards au 30^e. « Ça y est, écrit Julot, on les a eus ! C'est la première section de la 3^e compagnie et la quatrième section de mitrailleuses, dont a l'honneur de faire partie le dénommé Julot comme tireur, qui l'a enlevée (la batterie de Dambloup), faisant plus de 200 prisonniers. »

L'Equipe, joyeusement émue, est heureuse d'adresser à tous ces braves ses meilleures et plus fraternelles félicitations, et exprime l'espoir de pouvoir arroser et fêter toutes ces croix lors du définitif retour.

AU SYNDICAT DES TYPOGRAPHES

Songeant à l'hiver qui s'approche, alors que nous sommes encore, hélas ! en pleine guerre, Mme et M. Léon Delaroche ont tenu à donner de nouveau aux enfants de nos camarades mobilisés des vêtements chauds pour la mauvaise saison. Ils ont donc versé à la caisse du syndicat une somme de 5.000 francs. En les remerciant bien vivement ici, nous évoquons avec émotion tout le réconfort et tout le plaisir que cette libéralité va faire naître.

LA THUNE

Au début de mars dernier, sur la proposition de notre camarade Raully, l'équipe décida de verser par quinzaine, entre les mains de Nogarède, une cotisation de 25 centimes par compagnon, dans le but de fêter votre retour, vaillants poilus, par une fraternelle agape. Le mois dernier, cette petite caisse ayant considérablement grossi, l'équipe décida de prélever la somme nécessaire pour envoyer à ceux d'entre vous qui sont sur le front ou dans la zone des armées une modeste thune qui leur permit de mettre un peu de beurre sur leur pain.

Colliard et Simard, qui étaient en perme, et Chayard, qui descendait de Sainte-Foy, la reçurent de la main à la main, et la joie un peu émue qui éclaira leur visage nous fut le meilleur des mercis.

Casimir répondit à Noga :

J'emploierai, selon ton désir, la thune en des libations copieuses et prolongées. Merci à toi et aux camarades de votre bonne pensée, et vivement le jour du grand banquet.

Louis Ronjon :

J'ai reçu ton petit mot et le mandat de 5 francs. Je te remercie et te félicite et te prie de transmettre tous mes remerciements à tous les camarades. Je souhaite de tout cœur, tu t'en doutes, que votre heureuse idée ait son épilogue logique le plus rapidement possible.

Auguste Perrin :

Laissez-moi vite vous remercier de l'envoi de votre mandat, gentil témoignage de l'affection des camarades non mobilisés. Leur idée est tout à fait gentille et ce sera avec une joie inexprimable que je partagerais ce festin de la paix, si la chance qui m'a favorisé jusqu'à ce jour continue.

Joseph Miaz :

Vous accuse réception de la somme que vous venez de me faire parvenir et vous prie d'être mon interprète auprès de tous les camarades pour les remercier sincèrement.

(L'ami Miaz prétendait n'y avoir pas droit. mais Versailles est officiellement dans la zone des armées.)

Joseph-Etienne Paganon :

Je ne saurais trop vous remercier, chers amis de l'équipe, de la gracieuseté que vous venez de me faire.

Claudius Viale :

Surprise bien agréable. Surprise n'est pas le mot, car la solidarité typographique est connue, et plus particulièrement celle des camarades composant l'équipe de la composition du journal. Je boirai un bon « pied » à votre santé, deux « pieds » même, car le pinard (comme c'est poilu, hein !) a diminué d'un sou le litre, ordre du maire de Commercys. Je vous adresse mes remerciements bien sincères.

EN PERME

M. Léon DELAROCHE, en perme de sept jours, est venu reprendre contact avec son personnel. Notre sympathique caporal a pris une mine superbe et de l'embonpoint. Pour lui aussi, nous a-t-il déclaré, la lecture de la Gazette est un plaisir. Merci, patron.

Le 7 octobre, le vagemestre Alfred ROCHE est venu féliciter de vive voix son frère pour sa nomination. Le génie-chemins de fer va quitter Orléans pour Cherbourg, travaux sur la digue où, paraît-il, les vagues viendront caresser les travailleurs. Le 24 octobre, notre sergent nous annonce que c'est fait : « Ville ancienne et peu gaie, le port est assez plaisant et les environs gais. Il me manquera peut-être le temps de les visiter. Santé excellente, vous en souhàite autant ».

Le même jour, voici Jules PERRIER. Casimir a abandonné avec joie le P. C. du colonel à Lérerville pour venir revoir ce vieil atelier. Il a une bonne figure, mais sa barbe, commence à n'être plus qu'une barbiche. Enfin ! Casimir donnerait cette barbiche et même ses moustaches pour que la fin de la guerre soit demain. — (Lettre à Noga, 15 octobre) « J'ai repris mon poste et me voici de nouveau attelé au char de la Victoire jusqu'à... (Voyez consultations somnambulesques et autres). »

Joseph MIAZ nous est arrivé le 10. L'ami José était en bonne santé et le temps était superbe. — (Lettre du 25 à Bubulle). « J'ai repris mon service téléphonique que j'ai dû abandonner pendant deux jours par suite d'une extinction de voix qui, malgré toute la bonne volonté, m'empêchait de jactancer. Pour le moment ça va. »

Le même jour, Gabriel CHIVAYDEL avec la croix de guerre, dont il ne nous avait pas parlé. Maintenant en Alsace, notre « homme des bois » a fait Verdun où les minenwerfer leur administraient des obus de 1 m. 25 de haut et de 0 m. 25 de diamètre — un rien quoi ! — toute la journée et toute la nuit. C'était dur, mais notre sergent a le sourire et sa moustache repousse drue.

14 octobre. Tanné et culotté à plaisir par le grand air et le soleil, Joseph-Etienne PAGANON a lâché le dur travail d'apprenti mitrailleur pour 24 heures de perme. Il va aller à la Vallbonne vers le 15 novembre seulement, parce que « les territoriaux ayant la tête trop dure ont besoin d'une deuxième période d'instruction avant l'entraînement ».

17 octobre. Apparition de Henri FOREST qui va passer à Paris une partie de sa perme et reviendra à Lyon tailler la bavette avant de partir... — 24 octobre. Réapparition de Forest qui nous serre la main en nous disant seulement en guise de bavette : « Adieu, mon gros, très pressé, je pars ce soir ». Notre canonier n'avait pas l'air en mauvaise santé. Il a écrit depuis son retour et nos lecteurs trouveront aux nouvelles des poilus ds rotatives, au nom de Brignon, l'épître qu'il a adressée à Blaise.

Dans sa lettre à Nogarède, Louis RONJON disait : « Je comptais aller en permission les premiers jours d'octobre, mais la nouvelle réglementation des permissions a eu ce résultat paradoxal de retarder mon départ ».

Ce n'est, en effet, que le 26 que nous avons vu l'ami Louiss'. En bonne santé, ayant opéré deux fois pour son abcès au pied, Ronjon est à Vauquois, près Verdun, et fait bicyclette la liaison entre le major du bataillon et l'ambulance. Louiss' n'a pas d'âge déterminée sur la fin, mais il la voudrait bien. Et nous donc ! Hélas, les destins s'entêtent et si notre pauvre Canuche était encore de ce monde, il nous dirait : « Ce que j'ai écrit est écrit, il n'y a rien à faire contre ».

Enfin, le 28 octobre, Pétrus JANET a bénéficié de la perme de sept jours et s'est rendu à la bécane, ce qui l'a changé de ses occupations militaires. Gros, gras, frais et rose, mérite toujours son surnom de *Maigriot*.

En perme aussi au début d'octobre, le jeune LEDUC, qui continue à turbiner dur de la photo aérienne. La santé est bonne et l'ami s'estime même peu à plaindre en comparaison des vaillants camarades qui se battent en première ligne. Il n'en désire pas moins vivement reprendre sa place à la photographie du Progrès.

Fernand SAUZET, le 23 octobre, a abandonné l'entraînement, marches, manœuvres, exercices. Ah là là ! mes aïeux ! pour venir revoir Lyon. Comme on les a revaccinés contre la typhoïde, notre sergent pensait qu'on les expédierait peut-être à Salonique.

M. Cizeron a eu la visite du maréchal des logis IBOURDERIONNET, en perme de sept jours, après deux mois dans la Somme. Il est en très bonne santé.

Blaise, de son côté, a reçu les visites suivantes :

Charles MULNET. « Sept jours de repos, dit-il, sont bien mérités. » Aussi en a-t-il profité.

Paul DESVOY, le 3 octobre, nous annonçait sa visite. Il venait de rencontrer le bataillon de Bouyou, mais Boisnoir n'y était pas, il se chauffait les pattes à Vitry, le veinard ! « C'est épataint, disait-il, les fameux diables bleus arrivent à Verdun quand tout est fini. Toujours les mêmes : terribles... quand il n'y a plus rien à faire ! » — En attendant, Julot a profité de sept jours pour venir chercher une marraine ; trop difficile, Julot s'en est retourné bredouille. — Le 17, Desvoy annonce qu'à son retour Mossier Cafard ne l'a pas trop importuné. Tout va bien pour le moment, dit-il, mais ça ne durera pas.

Marcel MARTINAND dit Bourbaki. Est venu pour 24 heures nous bourrer le crâne à coups de taquoir. Pense quitter Chalon dans un mois, pour rejoindre le front. A déjà reçu le baptême du feu, par suite d'une grenade d'instruction mal lancée, ce qui lui a occasionné un mois d'hôpital.

Louis SERMET, toujours plein d'entraînement, a une entière confiance en la victoire finale.

Etienne CLAUD trouve que sept jours sont trop vite passés et compte sur la classe dans un délai relativement court. Bon espoir, mon vieux, paises-tu être bon prophète.

GALLON est venu pour sept jours se reposer auprès de ces dames.

Nouvelles de la boîte. — L'ami PEYTER est venu nous voir au début d'octobre. Le mieux s'accroît, mais il faut encore bien des ménagements. Notre bon camarade adresse aux poilus ses meilleurs vœux et son plus amical bonjour.

NOUVELLES DES MOBILISÉS

Antonin CHRISTY, dont nous étions sans nouvelles depuis fort longtemps, a été évacué, malade, de la Macédoine. Après un long traitement à Bandol dans le Var, notre maréchal des logis est en convalescence à Lyon. Nous ne l'avons point encore vu, c'est M. L. Delarochette qui nous a donné ces détails. Il paraît qu'une des choses les plus terribles en Macédoine, ce sont les mouches. Elles bourdonnent par milliers. Impossible de manger la soupe sans en avaler. Quant à la confiture, le pot sitôt ouvert, ce n'est plus qu'un pâté de mouches.

André FANGER est de nouveau au front. « Je suis revenu à mon ancienne compagnie, écrit-il à Bubulle, le 24 octobre, et je suis à peu de choses près à l'endroit où j'ai été blessé. Triste pèlerinage, il y a trop de camarades enterrés tout autour. » Il fait froid, surtout la nuit, mais étant donné le choc qui se préparait et qui nous a rendu Douaumont, ça chauffait tout de même terriblement. Nous savons à présent que notre camarade s'en est tiré sain et sauf. — Amitiés.

Un brancardier du 133^e a apporté à Justin des nouvelles d'André COLLAUD. Pour le moment son bataillon est dans un secteur tranquille, au bois d'Ailly. Le cantonnement étant installé pour un régiment, le bataillon y est à son aise. Mais on monte aux tranchées, car le 11 septembre le benjamin écrit à Ferrouillon : « C'est les fesses dans la boue, les pieds dans l'eau, la pluie sur la tête, comme seul abri ma toile de tente, que je fais ma lettre ». Dououreusement surpris de la mort de Roger Bonfils, notre bon camarade adresse à notre metteur et sa famille ses sincères condoléances. En outre, il remercie Peyter pour l'envoi du *Poilu du Lyon*. Cordial bonjour.

Au 7 octobre (lettre à Noga), Auguste PERRIN était encore aux tranchées. Cruelle pluie et d'innombrables rats gros comme des petits lapins. Pour les Boches en face, on ne sait s'il y en a. On a beau sortir, écouter, on n'entend rien. « Je crois, dit Perrin, qu'ils sont partis et n'ont laissé que des mitrailleuses et quelques 88 rapides. Alors, dans la journée on vaque tranquillement à ses petites affaires. La nuit, on peut travailler en toute sécurité. Pas trop de bruit cependant, le 88 arrive comme l'éclair et tape... à côté, mais produit une mauvaise impression tout de même. » — 30 octobre (cartes à Rauly et Bubulle). « Je suis actuellement embusqué. Passé instructeur du fusil mitrailleur, un joli petit joujou, mon cours se fait dans un petit village à 15 kilomètres à l'arrière du front où tout est tranquille. Le temps continue à être épouvantable : pluie et boue, plus qu'on en veut. » Perrin se trouve avec le capitaine Cherbut, de la rédaction du *Nouvelliste*. Très peiné de la mort du petit-fils de T. Bonfils, Perrin lui adresse ses condoléances et envoie ses bonnes amitiés à tous.

Jean SIMARD est artilleur ! Il se trouve au parc d'Auve (Marne). *Canard* travaille de six heures du matin à cinq heures et demie du soir et loge dans une ferme en attendant d'aller plus loin. (Lettre à Tony Bonfils, 15 octobre). — 21 octobre. Ayant été d'abord à Suippes et à Valmy, avant de venir échouer

à Auve, notre brave metteur de nuit décharge les wagons, fait des terrassements, ramasse la boue, toujours dehors et par tous les temps. « Ce n'est pas gai, je t'assure, écrit Simard, enfin ! c'est la guerre... » (Lettre à Bubulle). Cordiale poignée de main.

Claudius VIALET (lettre à Noga), pense que sa bonne situation, en tout semblable pour le moment à celle de Tournus, ne durera pas : « Le grand-père Joffre a besoin de monde et fait appel aux vieux qui vont rejoindre le G. Q. G. pour être occupés comme travailleurs d'étapes ou autres ravitailleurs. La situation de famille donnant la faveur du départ aux « muets » et aux veufs sans enfants, il se pourrait que je sois bientôt compris parmi les partants. Jusqu'à présent mon grade et ma profession m'ont mis en dehors de certaine relève. Qu'importe ! Je ferai mon devoir n'importe où. Souhaitons la fin vivement de cet affreux carnage. » — 24 octobre (lettre à Bubulle). Le chef a vu Perrier à son retour de perne. Longue et délicieuse causerie, car Casimir a rapporté dans son brin d'herbe une ample provision d'air de Lyon. L'ami Vialet serre la main à tous et souhaite aux poilus une bonne santé.

Auguste JUHAN est venu nous servir la main fin octobre. Il a eu, ces temps, un accès de sciaticité, mais ça va mieux. Il nous a annoncé que son fils, qui est de la classe 17, mécanicien aviateur, est sur le point de partir, peut-être pour le Bouquet. L'ami Chabas envoie aux poilus ses meilleurs amitiés.

Joseph BERLIER broie du noir. — « Nous n'en vivons plus la fin, écrit-il le 26 octobre à Bubulle, le bourrage de crâne que l'on nous faisait ne prend plus... Encore 2 ou 3 ans et je ne désespère de vous voir prendre un flingot et venir me tenir compagnie, si je ne suis pas zigouillé. » — Mon vieux camarade c'est avec plaisir que j'irais te tenir compagnie, avec ou sans flingue. Je pense que je réussirais à te faire sourire au moins, et ce serait un grand point. — Notre comptable adresse à tous son plus cordial souvenir.

L'adjudant ZILL, toujours aux Minimes est en meilleure santé.

× × ×

ROTATIVES. — AVIGNON est rentré à bon port et va bien. On l'a changé de parc d'artillerie. Amical bonjour. — Pierre BERTHELOTET se remet doucement et apprend la « bécanie ». Bon souvenir aux poilus. — BOUYOUD a chopé le fin filon : secrétaire du bureau de l'habillement à son hôpital. Guéri, il ne sait si le major va le mettre... à la porte. — C'est par Forest que nous avons des nouvelles de BRIGNON : « Le Baboin se lève avant le jour pour... boire son jus et em...mieller les camarades, après quoi il se recouche. éreinté de tant de travail... Après un bon petit quart d'heure, il donne des ordres ici et là à chacun et à tout le monde, puis s'en va boire son petit blanc au café. Accablé par tout ce turbin, il rentre à 9 heures 3/4 pour la soupe et gru... crie comme un apprenti sous-off. Après cette sacrée manille qui le retient ensuite, il passe en ancien et en conscience l'inspection des pauvres diables qui turbinent : un ordre à droite, une réprimande à gauche. C'est fatigant, ça ! Un peu de repos chez certaine jeune Alsacienne, à la langue déliée et qui en outre possède quelques fiocons de vin du Midi et du Rhin, s'impose. Alors voilà le soir, les jours sont courts. Comment voulez-vous que ce pauvre Baboin vous écrive ? En le traitant de rossard, vous êtes injustes. vous le voyez, puisque j'ai du mettre ma plume à sa disposition pour vous envoyer à tous (ne pas oublier ces dames) nos meilleures amitiés. »

GOULIER s'est écrasé le bout d'un doigt de la

main droite. Il est devenu aide-cuistot, et n'est pas trop mécontent. Bien des choses à tout le monde. — Marius LACOMBE, de garde au fort des Têtes, près Briançon-les-Bains, maintient de plus en plus la position, sa gorge de pinard (car les beaux jours sont courts). Le secteur est tranquille, les seules marmittes qu'on voit sont celles de la cuisine. Bonjour aux camarades. — Joseph MARREL (9 octobre), est dans le sud de l'Aisne où il travaille au camp retranché de Paris. Notre caporal ne sait s'il n'ira pas à Salonique et regrette de ne pas avoir eu sa croix lors de sa permission, afin de l'arroser. (25 octobre) : « Etapes à pied sur étapes à pied, et je ne sais ce que l'on va faire de nous. Peut-être passer l'hiver dans les tranchées ». Bonjour à toute la bande joyeuse et aux poilus. — Henri MOREL a trouvé que sa permission a passé comme du bleu. Il avait le cafard, mais la lecture du « Messager Agricole » l'a mis en fuite. Les Vosges sont couvertes de neige et le prix du pinard a diminué. Bien des choses à tous. — Pour l'instant Jean MIOCHE est au repos dans un village où nos zouzous ont été très bien reçus. Il est content et envoie ses amitiés. — Le « général » PETIN, à son retour de perme a mis cinq jours pour retrouver son bataillon. Il a reçu le bonjour de Boisnoir. Exercices tous les jours. Joanny fait partie de l'équipe du fusil mitrailleur en qualité de suppléant. Cordiale poignée de main. — Michel VERMOREL est à Royat, en train de se faire poser un dentier, puis on défilera la parade. Michel a été appelé trois fois pour partir et serait loin, n'étaient ses dents. Cordial bonjour à tous.

CLICHERIE. — Au début d'octobre Jean CARRON avait le mal d'amour. Entendons-nous ! Une de ses joues, merveilleusement entée, lui bouchait un œil. Le 27, il ne devait plus y paraître, car notre clicheur n'en parle plus. A Cappy, où Carron se trouve depuis deux mois, il pleut sans cesse non seulement de l'eau, mais des pruniaux d'avion, qu'il est impossible de faire cuire. L'ami Jean prétend, du reste, que sa cuisine ne vaut pas celle de la rue Bellecordière. Cependant, avec les recettes...? Carron espère bien rencontrer, un de ces jours, un des amis de l'équipe qui sont dans la Somme. Alors voyez pinard ! ! Espérant venir en perme fin décembre, notre brave camarade nous envoie une bonne poignée de main. — Mossier Cafard s'est emparé de Louis GARIN et est en train d'en faire un soldat de la grande armée. Notre chef clicheur est grognard à plaisir, et tout le monde y passe. Il est vrai que le temps est détestable, mais, « bien qu'on soit trop vieux à 42 ans pour faire ce commerce », la santé est bonne. Garin espère venir en perme un de ces jours et nous envoie son plus amical bonjour.

SERVICES DE L'IMPRIMERIE. — « Il ne fait pas gai par ici écrit Louis CLAUD. Nous ravitaillons des 220 à huit cents mètres des lignes. Il nous est tombé une marmite à vingt mètres ; elle n'a heureusement pas éclaté, sans ça tout était nettoyé. » Malgré tout, la santé est parfaite, et Claud nous envoie ses meilleures amitiés. — « Je suis comme les escargots, mais je ne m'arrête pas. Petit à petit m'y revoilâ, écrit à T. Bonfils, de Maureville (Somme). Louis TERRY Je me suis fait un plumard garni de copeaux de bois. Et puis, ça respire le travail. Pas le temps de se faire de mousse en se tournant les pouces... L'ennui, c'est qu'on vous disloque comme des appareils démontables ; pas moyen de conserver un camarade » De Beauvais (Oise), 14 octobre, Terry écrit à Blaise « assis sur un tas de paille où les rats lui tiennent compagnie ». Il n'a pas encore fait de convoi au front, mais il paraît qu'avec son casque, son masque, ses lunettes contre les gaz, il ferait peur à un lion !

DÉPART. — Marius CHAMBON s'est payé une petite maladie : la fièvre paludéenne, et le voilà revenu de Salonique à Artibes où, depuis plus d'un mois, il jongle avec le thermomètre, faisant monter ce pauvre mercure avec rapidité jusqu'à 40° 2/10 pour, l'instant d'après, le faire redescendre en vitesse. Mais ça va mieux, et Chambon pense ne pas tarder à avoir sa convalescence et venir nous serrer la main.

× × ×

Martinetti, d'autre part, a reçu les lettres suivantes :

Joanny BOTTINELLI accuse réception de la « Ga-

zette », dont la lecture lui est une joie. « Not' général » félicite chaleureusement le comité pour la vente du sucre aux syndiqués et à leurs familles, adresse en particulier ses compliments à Franco Martinetti : « Je te vois parfaitement, lui écrit-il, sous le tablier à bavette et, en ta qualité de vic' épicier, tu as dû faire merveille dans cette distribution ». Bonjour aux camarades, poilus ou non. « Il pleut toujours dans le secteur de PINTARIS. « Il est à croire, écrit-il le 22 octobre, que pluie est réservée à ceux qui devraient le mieux en passer, puisque, d'après les permissionnaires, partout il fait beau, sauf ici. » (Erreur, ami Pierre, il pleut à verse à Lyon.) Notre camarade pense venir en perme au début de novembre, moins de suspension, en raison d'un fort coup de ch'en qui se prépare. Cordiale poignée de mains tous les camarades.

SOUPE. attristé par la mort du petit Roger Bonfils, nous prie d'assurer son grand-père de la plus sincère qu'il prend à sa peine. A Dreux, froid-pluie se liguent pour faire paraître plus longues les heures passées loin du clavier. Maintenant qu'il n'a plus de mouches à assassiner, on se distrait et regardant courir les nuages et évoluer les corbeaux autour du clocher de l'église. Maigre ! Maigre ! Aussi notre camarade souhaite vivement la fin et adresse aux camarades lyonnais et à nos poilus son plus amical salut.

L'artilleur J. MARTIN nous adresse un cordial bonjour « du bout de l'Europe ». Brest, où se trouve notre camarade, est bien, en effet, un des bouts de l'Europe.

× × ×

Camille BERNARD a abandonné l'état-major de la 7^e division pour le génie, section télégraphique. « Alors, quoi de neuf dans cette bonne ville ? écrit-il à Grebot. Les civils tiennent-ils toujours bon ? Pour moi, la santé est excellente, malgré les mauvais temps qui a fait son apparition. » Bernard, qui pense venir en perme dans le courant de novembre, nous envoie ses meilleures amitiés.

× × ×

Nous avons eu par le camarade Lagarde, des nouvelles de son beau-frère, Louis COMBES. L'ami Fernand est au camp de Wahn, près de Cologne, en Prusse Rhénane. Il est en bonne santé et peut donner de ses nouvelles. Mais, comme il lui est interdit de donner son adresse, on ne peut lui écrire.

Nécrologie. — Nous apprenons la mort à l'ennemi du sergent Hugues Clapot, fils du rédacteur en chef du *Lyon Républicain*. En cette douloureuse circonstance, nous adressons à notre sympathique confrère l'expression de nos condoléances émues.

Procès-Verbal

Le poilu Jeannot est en perme. Maire, burlesque, garde champêtre, notables l'entourent. Ils fêtent et l'interrogent avidement.

... « Et Joffre ? Est-ce que tu le connais ? »

— J'vous crois, J' l'ons vu quat'fois : à X... à Y..., à Z... ; la quatrième, c'était à B... ; j'étais sur l' bord d' la route qui ceuillait des ormes...

— Des prunes ? ! cria le garde champêtre. Et on ne lui a pas dressé procès-verbal !

DERNIÈRE HEURE. — Charles CHAYARD est débarrassé de sa planchette qui maintenait son avant-bras et commence à faire de la mécanothérapie. Bonjour aux poilus.